LETTRE

A MILORD ***.

AU SUJET DE M. BERGASSE,

ET DE

SES OBSERVATIONS,

DANS

L'AFFAIRE DE M. KORNMANN.

---

26 AOUT 1788.


NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



LETTRE A MILORD ***

Au sujet de M. BERGASSE & de ses OBSERVATIONS, dans l'Affaire de M. KORNMANN.

JE m'acquitte de la double commiſſion dont vous m'avez chargé, MILORD, & je m'en acquitte avec empreſſement. Ce Mémoire de M. Bergaſſe, que vous avez tant applaudi, & que vous aviez cru qu'on ſe contenteroit ici d'admirer en ſilence, a excité un enthouſiaſme univerſel. Il a forcé la haine à ſe taire, & l'envie à lui donner des éloges. Tout le monde a voulu l'avoir; on l'a dévoré; on l'a appris par cœur; on ſe l'eſt arraché; on ſe l'arrache encore. Comme chacun garde ſon exemplaire avec autant de ſoin que ſa bourſe, qui veut bien le prêter eſt ſûr de s'acquérir un ami. Les Garçons de Café du Palais-Royal ont fait fortune en le donnant à lire; les exemplaires qui leur ont été remis tombent en lo-

ques, & j'ai vu quinze perſonnes, chez un Suiſſe, tenant chacune avec avidité un feuillet de ce Mémoire qu'elles s'étoient diſtribué, & qui paſſoit de main-en-main à meſure qu'on l'avoit parcouru. L'attention, le contentement, le tranſport, la ſtupéfaction qui ſe peignoient en même temps ſur le viſage des Lecteurs, ſuivant la page qui les occupoit, joints à l'impatience de ceux qui, ayant achevé leur feuillet, attendoient le ſuivant pour continuer, me fournirent un ſpectacle qui me tint près d'un quart-d'heure, dans la plus ſinguliere extaſe.

Milord, vous n'avez pas prévu juſte la ſenſation que devoit produire cet ouvrage, & je n'en ſuis point étonné. Nous autres Français, nous faiſons avec le cœur ce que vous calculez avec la tête, & les principes de l'action de l'un n'offriront jamais d'élémens aſſez précis aux obſervations de l'autre, pour qu'elle puiſſe déterminer leur développement d'une maniere parfaitement exacte.

Il eſt vrai auſſi que les événemens ſemblent concourir au plus grand ſuccès de cet Écrit. Vous rappellez-vous cet endroit (pag. 51, en note) où l'Auteur déclare qu'il fait: « que, preſſé par le beſoin d'argent, » & pour s'en procurer, on ſe propoſe de

» fixer inceſſamment l'époque de l'Aſſem-
» blée des États-Généraux ? » Eh bien ! le jour même de la publication de ſon Mémoire, a paru l'Édit qui indique la tenue des États au premier Mai de l'année prochaine.

Vous ſavez ſous quels traits il a peint les deux Miniſtres ; vous n'avez pas oublié cette phraſe (pag. 38) où il les accuſe « de ſe » jouer ſans pudeur de la foi publique ? » Écoutez comment eux-mêmes placent la preuve à la ſuite de l'imputation. Les expreſſions du Garde-des-Sceaux, dans ſon Diſcours pour annoncer la réduction des Offices du Parlement, tintent encore à nos oreilles. Les voici : *En ſupprimant les Charges des Magiſtrats..... le Roi leur en rembourſe, dès-à-préſent, la finance en deniers comptans. Les ordres ſont donnés ; les fonds ſont prêts, & ces rembourſemens n'eſſuyeront aucun délai.* Imaginez à préſent ce que ſont *devenus* CES DENIERS COMPTANS, CES FONDS PRÊTS qui vont, *ſonica*, effectuer des rembourſemens ! Un Arrêt du Conſeil du 9 Août les a métamorphoſés en beau papier, *en* QUITTANCES DE FINANCES *portant intérêts à cinq pour cent, qui ſeront délivrées aux Officiers liquidés.* Comment trouvez-vous celui-là ? Conve-

nez donc qu'on auroit grand tort déformais de ne pas avoir la plus aveugle confiance en ces Meſſieurs ?

Mais, ce n'eſt pas tout. M. Bergaſſe avoit prédit qu'ils ſe diſpoſoient « à faire *manquer » l'Etat à ſes engagemens* (p. 31), & qu'ils » s'efforceroient de faire rejetter ſur les » *Cours tout l'odieux de cette opération* », & voilà tout juſte un Arrêt du Conſeil qui ſubſtitue des Billets du Tréſor-Royal à l'argent qu'on devoit y toucher, & nous aſſure : « que la cauſe de cette eſpece de faillite, » vient de ce que *la confiance publique a » été altérée par* CEUX MÊME *qui au- » roient dû conſpirer à la ſoutenir*, de ce » que les *Emprunts ont été* CONTRARIÉS, » *comme s'ils n'euſſent pas été néceſſaires,* » *&* DISCRÉDITÉS, *comme ſi le gage en » eût été incertain* ».

Maintenant, vous comprenez tout ce qu'ajoute à la grandeur des idées, à la force des vérités, à l'importance des maximes, qu'il développe dans ce ſtyle impoſant & nombreux qui n'appartient qu'à lui, cette étonnante & merveilleuſe préviſion. Ce n'eſt plus ſeulement un homme infiniment éloquent, qui, pourſuivi, décrété, parce qu'il a défendu ſon ami attaqué dans ſa fortune, dans ſon honneur, dans ſa répu-

tation, dans ſon exiſtence, par la calomnie, le rapt, l'aſſaſſinat & le poiſon, dénonce à l'indignation publique & livre à ſon exécration, avec les auteurs de tous ces forfaits, & ſes ennemis & ceux de la proſpérité de l'État; ce n'eſt plus, dis-je, cet homme qu'on voit ſimplement en M. Bergaſſe. On ſe demande : « de quelle eſ-
» pece eſt-il donc, cet être qui modifie nos
» ames à ſon gré; qui, dans le préſent,
» apperçoit le futur, & qui paroît comman-
» der aux événemens comme à nos affec-
» tions? Eſt-ce un Dieu qui lui a dévoilé
» & nos maux actuels & nos déſaſtres à
» venir? Si c'eſt un Dieu, ſans doute il lui
» a auſſi révélé & les moyens de nous gué-
» rir, & ceux de nous préſerver. Ah! qu'il
» vienne, ce mortel privilégié, & puiſſe le
» Souverain l'appeller auprès de lui pour
» veiller ſur la choſe publique, l'inviter à
» verſer dans les plaies du corps politique
» dont il a fondé la profondeur, dont il
» connoît la nature, un baume ſalutaire
» qui lui rende la ſanté & la vigueur de la
» jeuneſſe» !

Ainſi, M. Bergaſſe recueille la ſeule récompenſe digne du noble uſage qu'il a fait de ſes talens ſupérieurs; l'eſtime, les vœux & la confiance de ſa Patrie.

Après vous avoir inſtruit du ſort de l'Ouvrage, il me reſte à vous parler de celui de l'Auteur. Devenu précieux à la Nation, vous ſentez combien on partage le vif intérêt qu'il a ſu vous inſpirer.

On me contoit hier une nouvelle trop vraiſemblable, pour qu'elle ne m'effrayât pas : « Furieux, me diſoit-on, d'une note » (*pag. 49 des Obſervations*), dans la- » quelle eſt expoſé le danger que feroit cou- » rir à la Famille régnante un premier Mi- » niſtre qui, tenant la preſſe en eſclavage, » & s'étant ſoumis tous les Agens de l'au- » torité, ſe ménageroit un pouvoir ſans » bornes, notre Principal a donné des or- » dres pour faire arrêter M. Bergaſſe, & » ces ordres ont eu leur exécution ».

Plus j'ai tremblé, plus j'ai voulu m'aſſurer de la vérité. Le ſeul parti à prendre en pareil cas, je l'ai pris. Je me ſuis rendu chez M. Kornmann, où demeure M. Bergaſſe. J'ai trouvé le maître de la maiſon, au milieu d'une foule de gens de tous les Ordres, qui venoient, conduits par le même motif que moi, s'informer de la deſtinée de ſon courageux Défenſeur.

M. Kornmann, de cet air tranquille qui dédaigne la crainte & même le ſoupçon, nous a dit : « Meſſieurs, M. Bergaſſe n'a

» point été arrêté : il y a deux jours qu'en
» fortant de fon appartement, il m'a laiffé
» cette lettre ; lifez-la. Je ne pourrois pas
» vous en apprendre davantage ».

Un de nous a lu ; un autre a copié ce qui fuit :

Mon cher Ami,

« Je vous quitte ; il le faut : ce n'eft pas que j'aye rien à redouter de ces haines élevées que je n'ai pu provoquer qu'en les méprifant. La précaution que j'ai prife d'écrire au Roi & à la Reine, & d'aller, conduit par la confcience de mon devoir, me placer fous l'égide de leur Juftice, me raffure contre toutes les craintes de cette efpece. De quelque pouvoir que difpofent mes ennemis, aucune puiffance ne leur a été donnée fur ma perfonne ; j'en fuis certain. Attribuez donc ma démarche à toute autre raifon qu'à celle de pourvoir à ma sûreté.

» N'ayez aucune inquiétude fur ma retraite : ils auront beau mettre en jeu toute cette armée de Sbires, de Délateurs & d'Efpions qu'ils tiennent à leurs ordres, leurs recherches feront vaines, & quoi qu'ils faffent, ils ne troubleront pas mon repos.

» Mes mefures font tellement prifes, que

je ferai toujours voiſin d'eux, prêt à chaque inſtant à décompoſer leurs complots funeſtes, contre la proſpérité de ce Peuple dont, pour notre malheur, l'adminiſtration leur a été confiée. Mes efforts peuvent être inutiles; mais il eſt poſſible auſſi qu'ils ſoient accompagnés de quelques ſuccès, & cette eſpérance fait que je me voue ſans regret à la vie profondément ſolitaire que je vais mener.

» Ménagez votre ſanté; vos enfans en ont beſoin. Soyez ſûr qu'un jour viendra où, enfin, on vous rendra juſtice. J'ai toujours cru à la Providence, & je penſe fermement que, puiſqu'elle a voulu que je me trouvaſſe à côté de vous au moment où vous avez couru le riſque de perdre la vie, & où vos malheurs étoient à leur comble; puiſqu'elle a permis que j'entrepriſſe votre défenſe, & qu'à travers tant de circonſtances orageuſes, & parmi tant de pièges ſecrets, elle m'a donné du courage & des forces pour la continuer, je verrai le jour de votre triomphe, & il me ſera ſûrement accordé d'y contribuer encore.

» Qui m'eût dit que ce ſeroit moi, quand je n'ai fait que remplir les plus nobles devoirs de l'humanité, en partageant vos périls & votre infortune, qui me verrois un jour contraint de vivre dans une eſpece

d'exil & d'abandon, & que tous les avantages de la société & une parfaite sécurité, après tant de crimes, seroient le partage de vos Adversaires! Voilà cependant ce que produit la dissolution de tous les principes moraux qui doivent nous régir, & qui, depuis long-temps, nous régissent si peu. Faut-il, pour cela, renoncer à faire son devoir? Non. Il est des récompenses dont il n'est pas au pouvoir des méchans de nous priver, & ces récompenses sont dans mon cœur. Adieu. Je vous embrasse ».

(*Signé*) BERGASSE.

Cette Lettre, qui nous pénétra tous d'un sentiment d'attendrissement & de reconnoissance patriotique, excita notre curiosité. Il y étoit fait mention d'une lettre à la Reine. Quelqu'un demanda: « S'il ne seroit pas possible de la lire, aussi bien que celle au Roi, qui est imprimée en tête du Mémoire? ».

M. Kornmann nous répondit: « Qu'il ne voyoit pas d'inconvénient à nous satisfaire; » & il eut la complaisance de chercher le brouillon de M. Bergasse, qui fut lu & copié comme la premiere Piece.

Je crois, Milord, vous faire un cadeau, en vous communiquant encore celle-ci.

LETTRE de M. Bergasse à la REINE, *en lui adressant un Exemplaire de ses* OBSERVATIONS.

Du 11 Août 1788.

MADAME,

« VOTRE MAJESTÉ a daigné accueillir avec bonté le dernier Mémoire que j'ai composé dans l'affaire de M. Kornmann : il contenoit des vérités essentielles pour le moment présent ; celui-ci en contient de plus essentielles encore, & il me semble qu'il est de mon devoir de le mettre aussi sous ses yeux.

» On trompe votre Majesté, MADAME, & on la trompe d'une maniere bien cruelle. Il faut cependant que l'erreur dans laquelle on persiste à l'entretenir se dissipe, & qu'avant que de plus grands maux arrivent, Elle soit avertie du bouleversement qui se prépare, & des effets malheureux qu'il peut produire.

» Votre Majesté a été long-temps l'espérance & l'amour des Français; Elle peut encore le devenir. Les personnes qui connoissent les qualités particulières de Votre Majesté, sont indignées de la maniere dont des Ministres, justement détestés, osent ca-

lomnier ſes intentions bienfaiſantes, attribuant à Elle ſeule un déſordre qu'ils ont provoqué, en travaillant ſans relâche à lui faire perdre la confiance du Peuple, & à diminuer ainſi ſon autorité & ſon crédit véritables.

» Votre Majeſté peut facilement recouvrer cette confiance du Peuple, ſi néceſſaire dans le rang auguſte où Elle eſt placée, & qui doit être le premier des biens pour ſon ame douce & ſenſible. En déſavouant avec éclat les hommes qui n'ont pas craint de compromettre ſon Nom; en contribuant auprès du Roi au rétabliſſement de l'ordre dans toutes les parties de l'Adminiſtration, Elle ſera elle-même étonnée de l'effet qu'Elle produira dans tous les cœurs : avec les graces qui lui ſont ſi naturelles, par-tout où Elle ſe montrera, Elle recueillera les bénédictions d'une Nation généreuſe, toujours diſpoſée à adorer ſes Maîtres; & le bonheur de cette Nation, en devenant en partie ſon ouvrage, ſera auſſi ſa récompenſe.

» Je ſuis, avec un profond reſpect, &c. «

Comme vous n'êtes pas le ſeul qui attachiez un grand prix à tout ce qui ſort de l'excellente plume de M. Bergaſſe, & qui vous occupiez de ce qui le concerne, j'ai

profité des avantages de l'impreſſion pour rendre à mes concitoyens le ſervice que je vous rends, & auquel je ſuis perſuadé qu'un grand nombre ne ſera pas moins ſenſible que vous.

Vous n'auriez pas été fâché, ſans doute, Milord, de trouver ici une longue relation de nos malheurs; que dis-je? Vous triompheriez d'apprendre la rumeur des Provinces, la fermentation s'établiſſant dans les Villes; la diſette & le brigandage menaçant les Campagnes; des Camps établis aux quatre coins de la France, non pour la défendre contre ſes ennemis, mais pour inſpirer la terreur à ſes habitans; &, dans la Capitale, le Peuple murmurant de l'augmentation du Pain, les Bourgeois & les Grands, ou conſternés, ou profondément aigris à l'aſpect de l'ineptie & de l'iniquité, ſe relayant pour dicter des Arrêts du Conſeil, dont on leur ravit la moitié de leur fortune, crée un Papier du Tréſor-Royal, qui, bientôt Papier-monnoie, chaſſera tout le numéraire de la France; dont l'autre porte un coup mortel à la Caiſſe d'Eſcompte, prépare de Dunkerque à Bayonne, à la ſuite de la banqueroute de l'Etat, mille banqueroutes particulieres, & qui, préſentant ainſi le poignard au Commerce,

& le cordon à l'Agriculture, ne laissent à mes Compatriotes que la misere pour résultat, & qu'un affreux désespoir pour ressource; & voilà pourquoi l'on s'obstine à consommer l'anéantissement des Cours! On craindroit qu'elles ne vinssent réclamer, au nom des Français, en faveur de la sainteté des engagemens qu'elles ont garanti par leur enregistrement : on craindroit que par leurs Remontrances elles n'ouvrissent les yeux du Monarque sur l'infamie & le danger de ces funestes opérations! Ah! Milord, si le Capitaine ne fait incessamment jetter à la Mer ces insensés & perfides Pilotes, où conduiront-ils le Vaisseau? Mais, je ne veux pas réjouir les cœurs de vos Anglais par le tableau désastreux de notre situation. Que n'est-il en mon pouvoir de faire taire, & les Papiers publics, & toutes les bouches de la Renommée! vous ignoreriez du moins toutes les horreurs du sort auquel on nous destine, & sur-tout votre pays ne mettroit point à profit nos désordres intestins, pour élever sa puissance sur les ruines & les décombres de notre existence politique!

Paris, 26 Août 1788.